CHRONIQUE

I. — Enseignement.

S'il y a une question bien faite pour embarrasser un membre de la Société des Études latines, c'est celle qu'on entend poser plus que jamais depuis deux ministères : « Êtes-vous pour ou contre le latin? » Question simpliste et agaçante, à laquelle on ne saurait répondre par oui ou par non, pour peu qu'on ait le souci de mettre des réalités sous les mots. Question insidieuse parfois, et suivie bien vite d'une sorte de soupçon de « défaitisme », si le latiniste interpellé s'avise de faire des réserves et de demander qu'on pose autrement le problème.

Une chose pourtant doit mettre à l'aise le latiniste; les polémiques de ces dernières années semblent au moins avoir fait l'accord sur un point : si « le latin » c'est la langue apprise mécaniquement, la grammaire découpée en tranches, le thème bâclé à coups de dictionnaire, les textes passés au laminoir du mot-à-mot, si le latin c'est le « travail forcé » d'un bagne scolaire d'où l'on s'échappe à seize ans par la porte du bachot avec un 5 sur 20 rattrapé par un 15 d'anglais, il n'est guère de latinistes qui auraient le courage d'être « pour le latin ». La vraie question n'est plus là. Il s'agit de savoir si le latin, étudié rationnellement et selon une pédagogie qui a déjà fait, dans cette *Revue* même, l'objet de plusieurs débats, est propre à fournir, mieux que tout autre objet d'étude, les éléments d'une formation intellectuelle, esthétique et morale, ou si cette formation ne peut pas être obtenue aussi sûrement et à moins de frais par une étude réorganisée des langues et des littératures modernes, issues du reste ou inspirées du latin[1]. Il n'est pas interdit, même — et surtout peut-être — à un fervent des études latines, de se poser ainsi la question. On peut faire du latin son étude et sa passion sans prétendre l'imposer et le distribuer à la ronde comme un objet de réclame ou une panacée universelle : le radiologue ne prétend pas guérir toutes les maladies avec ses rayons et le peintre n'exige pas que toute éducation commence par la pratique du pinceau. Je sais des latinistes de carrière et de vocation qui voudraient ne donner l'enseignement du latin qu'à ceux

1. C'est cette formation que, sous le titre de « néo-humanisme », on commence à réclamer dans tous les pays; cf. en dernier lieu O. Immisch dans *Das humanistische Gymnasium*, 1923, p. 9-20.

qui sont aptes à le recevoir; j'en sais qui accepteraient de ne l'imposer qu'aux futurs maîtres; j'en sais qui se contenteraient d'en faire un objet de science pour des spécialistes. Le débat reste donc ouvert, même entre latinistes, et il n'est pas interdit de penser que notre Société se doit de le poursuivre, sans préjuger de la solution.

Je sais bien que, pour l'instant, la question paraît tranchée par une décision ministérielle; mais une décision ministérielle supprime pour un temps une question, et ne la résout pas. Il se trouve même que cette décision nefait que poser la question sous une forme plus pressante. Voilà de nouveau la moitié des élèves de nos lycées privés — ou délivrés? — du latin. S'ils n'y perdent pas tout, comme certains le croient, n'y perdent-ils pas cependant quelque chose qu'on pourrait remplacer? Si désireux que soient certains éducateurs de diriger l'attention et l'esprit des élèves vers le monde moderne, vers le nouveau, vers les choses de l'étranger et de l'avenir, et de les mettre en garde contre l'inertie intellectuelle et l'étroitesse de vues qui peuvent résulter de l'étude exclusive d'une tradition, il est impossible d'admettre qu'un homme cultivé d'aujourd'hui ignore tout d'un passé qui explique notre culture, notre langue et notre pensée. Un des reproches qu'on a faits à l'étude du latin, telle qu'on la pratique d'ordinaire, est précisément de sacrifier à la grammaire et aux exercices de traduction tout ce qui est histoire, tout ce qui est pensée, tout ce qui est vie. Comment n'y aurait-il pas intérêt, par exemple, à montrer aux élèves que nous *parlons* latin, à leur expliquer par quelles lois et par quels accidents, linguistiques et historiques, le parler d'un petit canton du Latium est devenu la langue du monde civilisé ancien et d'une bonne partie du monde moderne? Comment ne pas leur enseigner que nous *pensons* latin, que l'héritage de la pensée antique, recueilli par les Romains conquérants du monde, transmis à l'Église éducatrice du monde, alimente aujourd'hui encore notre vie de l'esprit? Enseignement historique, qui montrerait l'enchaînement des faits, — archéologique, qui ressusciterait la vie des hommes et des peuples, — littéraire, qui expliquerait l'évolution des œuvres, des formes et des genres, — linguistique, qui remonterait assez haut dans le passé pour donner la clé de la langue d'aujourd'hui... Je demande s'il n'y a pas là les éléments d'un programme qu'il faudrait faire modeste, précis, limité, et si ce ne serait pas le moyen de réconcilier partisans et adversaires de la réforme actuelle que d'introduire un peu d' « études latines » dans l'enseignement sans latin?

Je vois bien poindre l'objection : comment réaliser un tel enseignement sans l'avoir préparé par une connaissance aussi complète que possible de la langue? Je ne suis pas convaincu qu'il faille savoir très bien le latin pour faire de bonnes études latines. D'abord, il y a des traductions qui, si imparfaites qu'elles soient, nous suffisent pourtant pour la plu-

part des langues étrangères. Par la traduction, convenablement commentée, on pénétrera déjà la pensée des écrivains et de leur public. Puis il y a les monuments figurés, les documents archéologiques, la résurrection de la vie antique, mœurs, art, etc., que réalisent les sciences auxiliaires de l'histoire. Et enfin, pour ce qui est de la langue, que faut-il savoir de latin pour comprendre la grammaire historique du français ? Si peu, que dans plusieurs manuels excellents il suffit de quelques notions élémentaires en manière d'introduction pour donner le point de départ de l'évolution romane et permettre de comprendre très suffisamment les lois du développement linguistique. Ce n'est pas ici le lieu de faire la démonstration, mais si elle pouvait être présentée un jour de manière convaincante, je ne doute pas qu'elle soit de nature à inspirer utilement et les artisans de la réforme et les constructeurs de programmes et les futurs auteurs de manuels.

II. — Documentation.

Dans une précédente Chronique, je signalais la situation désespérée de l'entreprise du *Thesaurus linguae latinae*. La crise n'a fait que s'accentuer jusqu'à la fin de 1923, et dans les derniers mois de l'année ce n'est que par des dons de pays à change élevé ou par l'envoi de paquets alimentaires (*sic !*) que le personnel chargé de la survie de l'entreprise a pu subsister. Au moment le plus critique, la Commission a perdu son président, le professeur Fr. Vollmer, qui dirigeait la publication depuis 1899. Avec l'année 1924, qui a vu naître et prospérer le mark-or, la situation s'est améliorée. Sous la direction intérimaire du professeur Norden, la Commission, aidée par des contributions en monnaie nouvelle du ministère bavarois, par de nouveaux dons étrangers et par l'intervention de la « Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft[1] », a pu enfin rétablir son bilan et poursuivre le cours des publications. Au printemps de cette année avaient paru : le volume V jusqu'à *do*, le volume VI jusqu'à *frustum*, et l'Onomasticon jusqu'à la fin de D ; — étaient imprimés : V jusqu'à *domicurius* et VI jusqu'à la fin de F ; — en manuscrit : V jusqu'à *ego* inclus, de VI le début de E, et de l'Onomasticon le début de G. A cette allure, dira-t-on... — Patience. Et espérons que, la crise définitivement conjurée, cette entreprise si utile pourra non pas reprendre, mais accélérer son rendement d'avant guerre.

* * *

A signaler une innovation heureuse de l'Association G. Budé dans le domaine de la documentation. Je ne veux pas parler du petit *Bulletin* de

1. Cf. *Revue des Études latines*, t. I, p. 48, note.

l'Association, qui est jeune et qui peut-être cherche encore sa voie, mais d'un essai de coopération scientifique qui est sans doute appelé à rendre de grands services. Un service bibliographique, en voie d'organisation, sera chargé de fournir aux travailleurs, surtout à ceux qui sont éloignés des centres et des bibliothèques, une sorte de collaboration scientifique ou au moins de documentation, par la constitution rapide de bibliographies sur un sujet donné dans le domaine de la philologie classique, de l'archéologie et de l'histoire. Le même service se chargera de procurer des photographies ou reproductions de manuscrits et de documents. Il suffira d'adresser les demandes à M. J. Malye, délégué général, au siège de l'Association, 95, boulevard Raspail, Paris, VI[e].

*
* *

J'ai déjà demandé aux lecteurs de cette *Revue* de me signaler, à l'usage de ceux qui cherchent des sujets de travaux personnels, les suggestions qui leur auraient été fournies par leurs propres travaux ou par leurs lectures. Me permettra-t-on de donner aujourd'hui l'exemple, en utilisant quelques fiches recueillies au cours de ces derniers mois?

Faut-il commencer par des vues ambitieuses? M. A. W. de Groot, dans cette *Revue* même, t. I, p. 117-118, nous y invite en ces termes : « Nous vivons dans une période où la sagacité et l'intuition ne suffisent plus à résoudre les problèmes que pose l'histoire d'une langue. Il nous faut des catalogues, des « Corpus » pour ainsi dire de tous les éléments dont la langue est composée; c'est toujours le manque de recherches de détail qui empêche de résoudre les problèmes importants. Même après le « Thesaurus linguae latinae », il nous restera, par exemple, à dresser un inventaire systématique des éléments qui relèvent de la sémantique, de la morphologie et de la syntaxe. Le moment est venu de commencer ce travail immense, la plupart des documents susceptibles de servir à l'histoire de la langue ayant été publiés. En premier lieu, on pourrait s'occuper des transformations de la langue dans lesquelles la signification des formes ne joue aucun rôle; il s'agirait sur ce point de renouveler l'œuvre de Schuchardt et de la compléter en ce qui concerne le latin ancien, les dialectes italiques et le domaine du consonantisme. En second lieu, on pourra tenter de se faire une idée du mouvement de la langue, de son renouvellement par emprunt ou par substitution[1]... Quant à la sémantique, il semblerait à propos de prendre pour base des travaux comme ceux de Bréal ou de Wundt, sans oublier les ouvrages les plus récents, comme,

1. M. A. Meillet a insisté plusieurs fois, dans ses cours du Collège de France, sur l'intérêt qu'il y aurait à suivre par l'évolution du vocabulaire le mouvement des idées et le développement des institutions.

par exemple, celui de M. Sperber[1]. Et surtout on devrait étendre la recherche à tous les éléments linguistiques susceptibles de prendre une signification, en y comprenant, outre les « mots » proprement dits, les éléments syntaxiques ou stylistiques[2]... Pour commencer, il faudrait constituer une bibliographie raisonnée qui aurait un double but : d'une part, mettre à la disposition des travailleurs un résumé de nos connaissances; d'autre part, donner une idée aussi exacte que possible de ce que nous ignorons et indiquer les moyens de nous en instruire. »

Je me suis souvenu, en lisant l'appel de M. de Groot, d'un programme semblable tracé par P. Lejay (*Revue de philologie*, t. XLI, p. 202 et 209) pour les travaux d'ordre littéraire et philologique : « Si nous n'avons pas encore de vocabulaires complets, clairs, bien ordonnés, pour les poètes latins, nous n'avons pas du tout, pour aucun, d'index des sujets traités, des thèmes, des moyens d'expression, des figures... Ce n'est pas un jeune philologue, c'est toute une équipe de jeunes philologues et quelques vieux savants qui auraient à élaborer le programme et à poursuivre le travail... On pourrait concevoir, par exemple, un répertoire qui comprendrait tous les sujets, de quelque nature qu'ils soient, traités par les poètes, tous les thèmes, toutes les images, tous les sentiments, toutes les peintures, toutes les figures de rhétorique, tous les agencements et tous les procédés de composition[3]. Il faudrait d'abord dresser le catalogue pour une œuvre; à l'aide des catégories et des mots directeurs ainsi trouvés, on pourrait l'étendre graduellement... C'est un travail dont on aura reconnu l'utilité en France, je l'espère, avant qu'on l'ait exécuté ailleurs. »

Presque en même temps que P. Lejay, l'Américain E. P. Morris suggérait un plan de travail analogue, en ce qui concerne la stylistique, dans les *Transactions of the American philological Association*, vol. XLVI, p. 114 et suiv. : « Si l'on veut, disait-il, réaliser une science du style, il faut commencer par un recueil systématique des matériaux, en distinguant avec soin le matériel stylistique proprement dit du matériel lexicographique ou syntaxique. A la méthode psychologique d'introspection on préférera la méthode d'observation directe, qui consiste à reconstituer par l'analyse de l'expression la vie de la pensée; on cherchera, par une étude minutieuse des motifs qui ont pu déterminer le choix de telle

1. C'est l'occasion de signaler que M. Ernout prépare un Dictionnaire étymologique et historique de la langue latine qui répondra sur un point au vœu de M. de Groot.

2. Je dirais aussi les éléments morphologiques, en tant qu'ils ont une valeur sémantique : suffixes, infixes, éléments de composition, etc.

3. Dans cet ordre d'idées, deux élèves de la conférence de latin de l'École des Hautes Études viennent d'entreprendre, l'une, M^lle^ Comeau, une enquête sur le thème de la mort chez les poètes épiques, l'autre, M^lle^ Masson, une étude sur les procédés de présentation des discours chez Virgile.

ou telle expression particulière, à distinguer l'élément intellectuel de l'élément émotif, l'élément expressif de l'élément esthétique. Et l'on sera ainsi, par la force des choses, conduit des faits aux lois. En particulier, on sera amené à refaire l'histoire de ce qu'on appelle les « figures » (p. 105), rien de notable n'ayant encore été fait en ce qui regarde les formes primitives d'où elles tirent leur origine; en en arrivera à sérier les questions et à réaliser la distinction si importante entre les faits de langue et les procédés de style : l'effet de la répétition (de mots ou de propositions), la relation entre les éléments et les parties du dialogue, l'expression d'une notion par une paire ou un groupe de mots, les formes « hyper-expressives » dans les *cantica*, les parallélismes (participe = ablatif absolu = proposition avec *cum;* génitif = adjectif), toutes sortes de faits qu'on ne songe d'ordinaire à commenter que par la syntaxe et la sémantique, trouveront leur explication dans le commentaire stylistique (p. 118). C'est par une patiente accumulation de faits et d'explications de cet ordre qu'on parviendra à fonder la vraie science du style (p. 117). »

En ce qui concerne la méthode, M. Morris recommande de séparer et de circonscrire soigneusement les problèmes, plutôt que de s'attaquer en bloc à tous ceux que peut poser le style d'un auteur; on me permettra d'insister sur ce point, et, en liaison avec les programmes qui viennent d'être sommairement indiqués, de présenter quelques observations sur la méthode qu'on peut apporter à leur réalisation.

Des élèves en quête de sujets, thèses, diplômes, mémoires, me consultent souvent sur l'intérêt que pourrait avoir une étude du type : « La langue (ou le style) de tel auteur. » Je prends l'occasion de leur faire ici une réponse collective.

L'avantage d'un pareil sujet, c'est d'être à portée de la main et de n'exiger aucun effort de recherche préalable; mais les inconvénients apparaissent dès qu'on l'aborde. Avant tout, il faudrait savoir exactement ce qu'on entend par langue et style, comment se distingue le *fait* de langue et le *procédé* de style. Je reviendrai un jour dans ces pages sur la question, à laquelle je ne sache pas qu'on ait jamais fait de réponse définitive. Puis, quand on pénètre plus avant dans un sujet de cette nature, on s'aperçoit qu'il est sans limites : les aspects de la langue, les procédés du style sont en nombre infini : purisme, licence, affectations, imitations, archaïsmes et néologismes, richesse et sobriété..., qualité du vocabulaire, caractère de la syntaxe..., que sais-je? Le travailleur, débordé de toutes parts, cherche à se borner, et choisit dans son auteur une œuvre, un traité, un opuscule, qui lui paraît particulièrement intéressant. Peine perdue : l'auteur est tout entier dans chacune de ses œuvres, et dans chaque œuvre toutes les catégories, tous les types de

faits et de procédés sont représentés. Résultat : le travailleur, quoiqu'il ait limité son champ de recherches, n'a pas moins de démonstrations à faire, et il a moins de faits pour les appuyer. Il s'est épargné des relevés, mais interdit des confirmations; son travail n'a guère été moins considérable, et il risque d'être vain.

Je propose que, dans cet ordre d'études, on limite non le champ de recherches, mais l'objet de la recherche, qu'on étudie non pas le style ou la langue d'une œuvre ou même d'un auteur, mais un procédé dans tout un ensemble d'œuvres, dans la production d'une école, dans la tradition d'un genre : la métaphore dans l'épopée virgilienne, la composition chez les poètes lyriques, les procédés poétiques dans telle école de prosateurs, la construction de la phrase chez les rhéteurs, le vocabulaire des satiriques, l'emploi des mots grecs, techniques, les emprunts à la langue courante, la répartition des doublets, le rôle des mots abstraits, concrets, affectifs... Le champ est vaste, mais peut se diviser à volonté en compartiments restreints, dans chacun desquels le travailleur est à l'aise; chaque sujet, traité exhaustivement, constituera un κτῆμα propre à servir un jour aux amateurs de synthèse, qui ont besoin de matériaux non pas accumulés, mais élaborés.

J. Marouzeau.